



DES PLUMES ET DES AILES

N° 28 – Automne - Hiver 2006-2007

« Un livre est une fenêtre par laquelle on s'évade » Julien Green

Revue trimestrielle proposée par les Auteurs Associés de la Savoie et de l'Arc Alpin. Association régie par la loi de 1901

Siège : Mairie de Lanslebourg – 73480 Lanslebourg-Mont-Cenis (F)

Numéro de Siret : 479 506 131 00016

Rédacteur en chef : Francis Buffille

Ont participé à ce numéro : Pierre Allio – Bianco Domenica in Ghiringhello - Francis Buffille – Pierre Lexert - Lodovico Marchisio

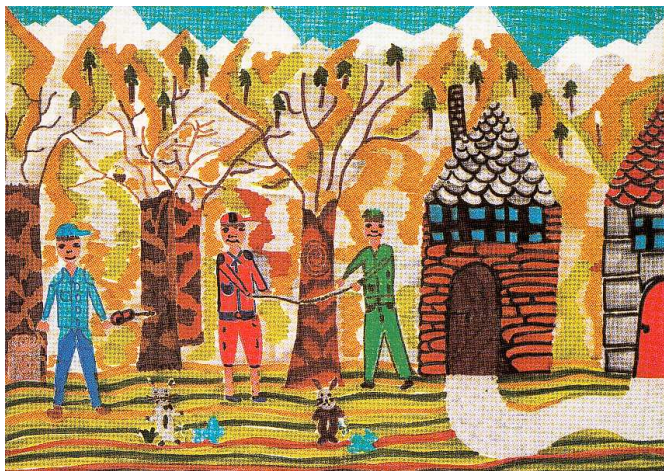
Francis Tracq – Paul Varcin

Reproduction intégrale ou partielle interdite sans le consentement des auteurs ou de leurs ayants droits ou ayants cause

(Article L. 122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle)

Editorial

Une nouvelle année, et pourtant rien de nouveau. Les événements se succèdent et se ressemblent : guerre, terrorisme, catastrophes naturelles de plus en plus violentes et meurtrières et, qui plus est, là où on ne les attend pas en temps ordinaire, une planète de plus en plus menacée et des hommes qui n'ont pas encore compris qu'il faut se serrer les coudes pour la sauver et se sauver eux-mêmes. Pascal s'interrogeait : « Qu'est-ce que l'Homme dans la Nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout ». Pourtant de tous les êtres vivants sur cette terre, l'homme en est le principal prédateur. Peut-être que nos dérèglements climatiques, qu'ils soient ou non provoqués par lui, lui feront prendre conscience de la fragilité de l'environnement dans lequel il vit. 2007 est l'année de toutes les chances. Espérons que nous saurons saisir celle-là. Mon ami Pierre Lexert, Directeur de l'institut Valdôtain de la Culture, m'a transmis ses vœux à l'aide d'une carte qui montre bien la sensibilisation des enfants à l'environnement, et que j'ai voulu vous faire partager. Souhaitons que leurs actions futures d'adultes soient l'aboutissement de cette prise de conscience. Restons cependant optimistes sur notre avenir et meilleurs vœux pour l'année 2007.



Votre Président

« Souviens-toi,
Quand l'arbre tombe,
C'est la forêt qui s'en va
Dans un an à cette place
Une ville grandira »
Jean Naty - Boyer

Un dessin de Federica Breuve, 9 ans
Alliance Française d'Aoste

Gravir les montagnes autrefois

Francis Tracq

Les montagnes de Savoie ont été visitées en toutes saisons, bien avant la première ascension du Mont-Blanc le 8 août 1786 par Jacques Balmat et le médecin Michel Paccard. Le premier texte citant des lieux-dits en montagne concerne justement Chamonix. En 1091, Aymon, Comte du Genevois, donne aux moines de l'abbaye piémontaise de Saint-Michel de la Cluse la vallée de Chamonix, limitée par le torrent de la « Desa » (Diosaz) et le col de Balme. Les sommets aux alentours vont longtemps être désignés par le terme péjoratif de « monts maudits ». Il faut attendre Saint François de Sales pour trouver dans sa lettre du 8 mai 1603 l'appellation de « Mont-Blanc », beaucoup plus évocatrice de sa beauté.

Un seigneur de la Cour de Turin, Philibert Arnod, tente en 1689 de relier Courmayeur à Chamonix par les glaciers pour vérifier une ancienne tradition orale. « De père en fils l'on prenait autrefois un passage à droiture par-dessus les glaciers du Mont Fréty pour descendre à Chamonix en Faucigny. Je pris trois bons chasseurs en 1689 avec des grappins (crampons) aux pieds, des hachons (haches ou piolets primitifs) et des crocs de fer à la main pour se faire passage sur la glace ; il n'y eut pourtant jamais moyen de pouvoir monter ni avancer à cause des grandes crevasses et interruptions qui se sont faites depuis des années ». Pour cette tentative, le choix de l'année 1689 célèbre par son été « pourri » était malheureux. Lors de leur « glorieuse rentrée » fin août 1689, les Vaudois regagnant leurs vallées piémontaises passent les cols du Bonhomme et du Petit-Mont-Cenis avec déjà de la neige jusqu'aux genoux.

Un réchauffement climatique

Les changements du climat ne datent pas d'aujourd'hui ! Les récits anciens évoquant la montagne et l'alpinisme peuvent être étudiés en liaison avec les grands bouleversements climatiques en Europe. En Savoie, les voies romaines franchissaient les cols du Petit Saint-Bernard, du Mont-Cenis, et d'autres moins connus, ceux de Bessans (L'Autaret au nom rappelant un autel et Arnès) et de Bramans (Savine-Coche). Un peu avant ce col, le lieu-dit « La Crousta » rappelle le nom de la quatrième couche de ciment et de cailloux des voies romaines, la « summa crousta ». Le climat doit changer vers l'an 350. A Rome, le 5 août 358, le patrice Jean voit en rêve la Vierge lui demandant de construire une église à l'endroit recouvert de neige le lendemain, en plein été ! Le pape trouve la neige au sommet de l'Esquilin et trace de sa crosse les contours de la basilique dédiée à Sainte Marie Majeure. L'origine de la fête de Notre Dame des Neiges le 5 août est peut-être l'indication historique du début d'un petit âge glaciaire allant pousser vers l'Europe Occidentale les grandes invasions.

Vers le milieu du VIII^{ème} siècle, le climat semble se radoucir. L'empire de Charlemagne se trouve de part et d'autre des Alpes dont les cols sont franchis en hiver par les seigneurs et les papes. Les Vikings envahissent l'Islande vers 870, puis le Groenland. Cette terre, aujourd'hui inhospitalière, au nom « Green Land » signifiant « Terre Verte », a eu des évêques nommés sans interruption de 1112 à 1510 ! Au XII^{ème} siècle des paroisses sont fondées en Val d'Aoste à plus de 2100 mètres. Il est possible que les anciennes légendes évoquant des alpages à Bonneval et à Termignon recouverts ensuite par les glaciers sont le souvenir de cette époque plus que celui de glaciations préhistoriques. Pour Bessans, une bergère descendue danser dans la vallée oubliant de traire sa chèvre aurait lancé une malédiction amenant définitivement le glacier sur son alpage de « Blanche Fleur ». Il ne reste aucune trace de son chalet, mais la carte générale de Savoie en 1737 attribue le nom de « Glacier à la sommité de la Montagne appelée Blanche Fleur » au sommet voisin de Charbonnel.

La première ascension dans les Alpes

La première ascension en 1492 du Mont Aiguille en Dauphiné (2087 m) marque pour la France le début de l'alpinisme, célébré par un timbre commémoratif émis en 1992. En Savoie, sur la crête frontière, la pointe de Rochemelon (3537 m), dominant la vallée de Suse, est gravie en 1359 par Boniface Rotario. Prisonnier des Musulmans, cet homme aurait fait le vœu de gravir « le plus haut sommet des Alpes » s'il recouvrait la liberté. Revenu en Piémont, il réussit l'ascension en deux jours, après une nuit passée sous une roche au lieu encore appelé « la Riposa ». La date du 1^{er} septembre 1358 figure en caractères gothiques à la base d'un triptyque de bronze, (maintenant dans la cathédrale de Suse) : « Ici m'apporta Boniface Rotarius citoyen d'Asti, en l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ et de la Bienheureuse Vierge Marie. Année du Seigneur 1358 le 1^{er} septembre ».

Plus tard, en août 1588, les menaces de peste bloquent un noble breton de la Cour d'Henri IV, le seigneur Villamont, au bas de cette montagne. Plusieurs personnes lui conseillent de monter à Rochemelon, malgré ses « quatre lieues de hauteur ».

Accompagné de deux « marrons » (guides), il va dormir dans un chalet, puis repartir le lendemain avec « graffes » (crampons) attachées aux mains et aux pieds. Lorsque la fatigue et le « froid insupportable », le forcent à arrêter, les « marrons accoutumés à ce travail » lui font boire du vin. Enfin, voici le sommet atteint par une pente raide comme une « échelle ». Là-haut, notre Breton écrit « J'entre en la chapelle pour faire ma prière, et aussitôt paré je sortis ». Le spectacle des montagnes de Savoie et du Dauphiné couvertes de neige, et toutes plus basses, l'émerveille : « Venant à jeter les yeux sur les terres du pays de Piémont et de Lombardie, subitement j'oubliais tous les travaux passés et me sentis comblé en l'âme d'une joie incroyable ». C'est le premier récit de la littérature alpine évoquant des guides, l'équipement du grimpeur, la joie au sommet et l'admiration du panorama.

Les guides accompagnant en toutes saisons les voyageurs au col du Mont-Cenis ne manquaient pas d'évoquer ce sommet en exagérant son altitude. En 1611, l'Anglais Thomas Coryate note qu'entre Lanslebourg et Novalesa, il voit « une montagne extrêmement haute appelée Roche-Melon, plus élevée que toutes celles que j'avais aperçues. On dit que c'est la plus haute montagne de toutes les Alpes. Quelques personnes me dirent qu'elle avait quatorze miles (anglais) d'altitude ». L'Everest ferait pâle figure si cette altitude de plus de 20000 mètres était réelle...

A 25 ans, le Duc de Savoie, Charles-Emmanuel II décide de faire avec toute sa Cour, le 5 août 1659, l'ascension de Rochemelon, alors considéré comme le plus haut sommet alpin. Une plaque de marbre au sommet rappellera très longtemps cette ascension avec une inscription latine « 1659, le 5 août, Charles-Emmanuel II, Duc de Savoie, Roi de Chypre, dans la fleur de son âge, suivi de sa Cour, le soleil étant dans le signe zodiacal du Lion, en signe de dévotion,

monte parmi les glaciers de ce rocher pour adorer, du plus haut de ses Etats, la Vierge protectrice pour que, par son intercession, il puisse atteindre le trône du Christ ».

En Haute-Maurienne

De nombreuses pièces d'archives évoquent la haute montagne tout autour du Mont-Cenis. Dans sa visite pastorale à Bessans en 1446, l'évêque de Maurienne, le Cardinal de Varambon dresse la liste des chapelles de la paroisse. Il cite « Notre Dame au sommet de la montagne, pour laquelle il y a un revenu de deux florins quand on y célèbre la messe ». Des prêtres et des fidèles montent toujours chaque année le 16 juillet dans cette chapelle à 2970 m d'altitude, restaurée récemment.

La délimitation des communautés de Termignon et Lanslebourg sur les deux rives de l'Arc fait l'objet d'une transaction en 1359, avec bornes et croix sur des rochers « depuis la rivière jusqu'au sommet des deux montagnes ». En 1513, Lanslebourg doit prouver au Duc de Savoie Charles III les propriétés reçues de ses prédécesseurs et l'acte cite les pâturages de l'Arselle Vieille s'étendant « depuis le sommet de la montagne du côté de Termignon » et pour Lanslevillard les prés et terres de cette commune « jusqu'au sommet de la montagne ».

Plus en amont, Lanslevillard et Bessans s'opposent depuis le XIV^{ème} siècle sur le partage de la forêt de Chantelouve, sur la rive gauche de l'Arc. En 1511, le Prieur Claude de Montigu venu sur place ordonne : « On plantera des bornes, ou on marquera des croix sur les rochers, en ligne droite, depuis une croix qu'on a trouvée au sommet de la montagne, jusqu'à l'Arc ».

La toponymie de certains sommets évoque des patronymes mauriennais disparus depuis longtemps : Pointe des Audras, Charbonnel, Roche Michel. Les petites « croix de Dom Jean Maurice » à 3200 m sur les crêtes surplombant le hameau du Villaron à Bessans rappellent le nom d'un vicaire déjà cité en 1523, l'abbé Jean-Maurice Henry, encore noté dans le recensement de juin 1561.

Franchir les cols glaciaires

En 1493, des « franchises » (Autorisations seigneuriales) permettent aux « hommes et habitants dudit Bessans » d'enterrer les défunts trouvés dans leurs montagnes : « Plus qu'il soit possible à ceux de Bessans de faire ensevelir dignement les corps retrouvés morts aux neiges ou précipités du haut des montagnes », avec l'autorisation tacite de récupérer leur bagage en contrepartie de ces sépultures.

Dans les vallées de Lanzo, en Piémont, des actes montrent des relations avec les Hauts-Mauriennais à partir de l'année 1330. Des Bessanais y vendent des propriétés, d'autres en achètent, avant l'arrivée de la grande peste de 1348-1349. Quelques années plus tard, en 1357, l'interdiction de commercer avec des « étrangers » venant d'autres vallées est levée pour ceux « venant directement de Savoie », donc par les cols de l'Autaret, d'Arnès et du Collerin depuis Bessans, les cols Girard et de Sea depuis Bonneval.

Les savants en montagne

Au XVIII^{ème} siècle, Diderot et D'Alembert, avec la « Grande Encyclopédie », donnent le goût de la science. A défaut des altimètres d'aujourd'hui, la température de l'ébullition de l'eau sur les sommets fournit une base pour déterminer l'altitude du lieu. Les guides, ayant monté dans des hottes d'osier bois, eau, instruments scientifiques, trouvent parfois « bien ridicule » de grimper pour faire bouillir de l'eau... »

En 1786, Balmat et Paccard lors d'une ascension effectuée sans cordes ni piolets, emportent un thermomètre, un baromètre avec son trépied et une boussole pour déterminer la déclinaison magnétique. L'année suivante, De Saussure réalise la seconde ascension du Mont-blanc, accompagné de son domestique et de dix-huit guides. Il faut monter les provisions pour tous, des instruments scientifiques, des couvertures, des matelas et d'innombrables vêtements : deux redingotes vertes, un habit de voyage, un autre de couleur blanche, trois vestes, des bottes, des guêtres, trois gilets, six chemises, un parasol, des souliers à grandes pointes, deux paires de souliers à petites pointes, deux paires de souliers ordinaires, des pantoufles...

Cette énumération fera sourire l'alpiniste d'aujourd'hui.

Napoléon 1^{er} décide d'instituer pour l'Europe un système géodésique prenant comme point de départ le sommet de la plus haute cime de l'Empire. En 1811, sur la suggestion de l'astronome Laplace, il ordonne l'installation au sommet du Mont-blanc d'un mât de douze pieds de haut, peint en noir. Deux ans plus tard, le syndic de Chamonix répond à un ingénieur géographe s'inquiétant du sort de ce symbole : « Il a été si bien planté qu'il restera jusqu'à ce que la rigueur du temps l'ait usé, mais les injures de l'air ont enlevé la couleur, de manière qu'il est tout blanc ». La même année, le mât est emporté par la tourmente.

Après la chute de l'Empire, les scientifiques européens décident de relier la triangulation autrichienne à celle de la France en passant par le Piémont. Il s'agit de mesurer le parallèle allant de Fiume, sur l'Adriatique au phare de Cordouan près de Bordeaux. Ce n'est plus le Mont-Blanc, mais la pointe de Rochemelon (3537 m) qui va recevoir en 1821 un repère important. Sur une pyramide de huit mètres de hauteur, une poutre carrée est dressée, surmontée d'une autre petite pyramide en bois, avec des instruments placés à la base. En raison de très dures conditions météorologiques, les ouvriers chargés de ce travail doivent descendre chaque soir à 2200 mètres et remonter le lendemain. La foudre va rapidement pulvériser la poutre et vitrifier les pierres de la pyramide.

Les statues en montagne

En 1899, un imposant monument à Marie va être érigé au sommet de Rochemelon. Il ne s'agit pas comme sur d'autres sommets d'une modeste statue de la Vierge, mais d'une œuvre en bronze de six cent cinquante kilos, haute de trois mètres, démontable en huit morceaux, fixée sur une armature de fer de huit cents kilos également démontable. Des dizaines de volontaires vont porter sur le dos, en moins d'une journée, tous les éléments de ce puzzle géant fixé sur une pyramide de pierre haute de trois mètres. Plus de deux mille alpinistes se pressent sur l'étroit sommet le 28 août 1899 pour l'inauguration. En 1999, l'Italie émet un timbre de 800 lire représentant la statue à l'occasion du centenaire de cet exploit. Jean Paul II avait survolé la pointe en hélicoptère lors de sa venue à Suse pour la béatification de Mgr Edouard Rosaz, ancien évêque de cette ville et dont la famille était originaire de Termignon.

Avant de terminer, évoquons une autre statue trouvée tout récemment. En août 2003, un alpiniste fait une extraordinaire découverte sur le versant français du glacier du Collerin, vers 3000m, en contrebas du col du même nom reliant Bessans au village de Balme en Piémont. Il s'agit d'une grande statue en bois, de 87 cm de hauteur, encore enfouie partiellement dans la glace, statue qu'il va ramener dans la vallée. En bois résineux portant encore à la base des restes d'un enduit blanchâtre, elle représente un personnage masculin, probablement un moine ou un prêtre. La tête, aux yeux très expressifs semblant fixer un monde disparu, est un peu usée certainement par le frottement sur la neige ou les roches. La main droite tient un récipient, peut-être un calice, la gauche, en dessous, un objet rond, pain ou hostie. L'état du socle fait penser que la statue était plantée dans le sol au col, à 3207 m, adossée à une roche ou dans un oratoire, avant de tomber dans la pente.

En l'absence d'étude dendrochronologique, on peut y voir une œuvre celtique, ou encore médiévale par le vêtement rappelant l'habit de l'ordre religieux des « Guillemites », fondé en Toscane au XII^{ème} siècle et observant la règle de Saint Benoît. Bessans et Bonneval ont été des possessions des abbayes piémontaises de Novalesa puis de Saint Michel de la Cluse jusqu'en 1528, toutes deux bénédictines. La coiffure, semblable à celle représentée sur des tableaux de la fin du XV^{ème} siècle, pourrait donner une datation un peu plus récente.

Nous ne pouvons pas ne pas avoir une pensée pour ce montagnard qui voici plusieurs siècles, monta au col, sans marchandises de contrebande, mais en portant cette statue destinée à protéger le passage, et également pour tous les autres alpinistes d'autrefois, bien oubliés, dont nous suivons sans le savoir les traces aujourd'hui.

Le avventure di un abete

Bianco Domenica Ghiringhello

“ Papà, papà, guarda che begli alberelli di Natale! Compriamone uno, facciamo una sorpresa alla mamma ed oggi lo addobbiamo per le prossime feste di Natale”.

Sul marciapiedi, davanti alla vetrina del supermercato una decina di pini fanno bella mostra di se. Padre e figlio si fermano a guardare e poi entrano nel negozio: “Mi dia un alberello sul metro di altezza” disse il padre del bambino.

Uscirono, sistemarono il pino nel bagagliaio della macchina e si avviarono verso casa.

Arrivati che furono portarono l'alberello all'interno e, con l'aiuto della mamma, lo sistemarono davanti alla finestra del soggiorno vicino al caminetto. Venne addobbato con grande sfarzo di ornamenti natalizi, nastri, palline dorate, colorate, angioletti e **fiocchi** di neve... L'alberello era felice, era diventato veramente bello e scintillante. Pavoneggiandosi pensò con orgoglio: “Se potessero vedermi i miei fratelli rimasti nella foresta chissà quanto sarebbero invidiosi. Sono veramente bello!”

Passarono alcuni giorni e l'alberello incominciò a sentirsi un pochino debole, poi sempre di più, iniziò pure a perdere qualche ago e sempre più pensava con nostalgia alla foresta fresca e umida che gli dava forza... anche il canto degli uccellini gli mancava. “Ma cosa mi sta succedendo?” si chiese. Poi improvvisa la risposta arrivò: questi umani così gioiosi di averlo in casa non si ricordavano mai di dargli un po' d'acqua e lui deperiva sempre più assetato.

Trascorsero le feste, gli abitanti della casa dissero che era diventato brutto e decisero di buttarlo in pattumiera:

l'alberello era veramente triste e stava molto male: si sentiva morire a poco a poco.

Dal fondo della strada giunse una signora con una pesante borsa della spesa, passò pensierosa ma poi...

improvvisamente i suoi occhi stanchi lo misero a fuoco, lo guardò con tristezza e disse tra se “poverino come sei ridotto male!” poi allungò una mano quasi a volerlo accarezzare, lo girò e rigirò e decise di portarselo a casa per tentare di rianimarlo. Nel suo giardino scavò una buca nel terreno, sistemò la pianticella per benino e incominciò ad annaffiarla.

Il pino tornò a rivivere: non gli pareva vero che qualcuno si prendesse cura di lui... Passò un po' di tempo, venne la primavera e, meraviglia delle meraviglie, i rami incominciarono a rinverdire ed a vestirsi di aghi nuovi. La signora era molto brava ed ogni giorno scendeva in giardino a parlare con lui: in poco tempo diventò un pino bellissimo, alto e robusto. Ora le gazze vanno a parlottere tra i suoi rami scacciando i merli ed i corvi ed è tutto un gioire, un inno alla vita. Baciato dal sole, rinfrescato dalla pioggia in estate e dalla neve d'inverno lui ringrazia la signora e le è riconoscente; quando la vede stanca cerca di donarle un po' di energia ed è così che vivono donandosi amore a vicenda. Sono passati più di trent'anni e il pino è sempre lì, bellissimo, a fare da guardia alla sua bella e buona signora che un giorno gli salvò la vita.

Desiderio di salire e di arrivare,
Mentre il cuore batte all'impazzata...
Improvviso finisce il sentiero
E solo un celeste intenso mi sovrasta.
Oltre c'è un'altra valle
Altre esistenze...
Mi perdo a sognare
Guardando la nebbia che sale improvvisa
E avvolto da essa tutto scompare.
Non mi sento più materia nell'ineluttabile,

Ma sostanza nell'infinito,
Che può volgere oltre il sentiero
Levitando nello spazio senza fine,
Fuori dalla materia di cui son composto,
Ma la nebbia scompare
E sento un rientro affannoso
Delle membra di cui è fatto il mio corpo.
Ho visto, sentito...
Ma non sono giunto "oltre il sentiero".

Les quatre saisons de mon village à travers ses proverbes

Paul Varcin

Dans un langage érudit, il est bon de savoir intégrer des citations classiques, Cicéron, Platon, Plotin, Aristoxène de Tarente... « Je vis de bonne soupe et non de beau langage », disait Molière. Notre patois savoyard, notre langue franco-provençale, possède aussi ses citations ; ce sont ses proverbes, vérités éternelles, mais non signées. Le proverbe précise l'observation, cristallise la pensée et situe intellectuellement le discoureur (*Le bartavè*) :

« *É tom'on dit... É tom'i djon... Heulâ ! Djon tou !...* »

Quant aux saisons, il y en a à peu près quatre, mais elles correspondent si peu au calendrier officiel que je me refuse à en préciser les contours. Les anciens leur donnaient des noms qui n'ont rien à voir avec la terminologie actuelle. Comment nos anciens partageaient-ils l'année agricole ?

L'hiver, c'était *la mourta séjon* (voir les poèmes d'Amélie Gex).

Le printemps, c'était le *tin clar* qu'on retrouve dans la langue des troubadours (*Ä l'intrada del temps clär*).

L'été c'est toujours le *tsô timp*.

L'automne, c'est *l'otan*.

La morte saison... *La mourta séjon*...

C'est bien sûr la neige qui transforme la vie : *Ah ! La naï é la naï*, le froid qu'on aborde en galoches, *le bôtè*, avec de méchants habits. Les longues nuits. Mais elle peut commencer très tôt, dès les semences d'automne. A Saint Sorlin d'Arve, on pratiquait la technique du blé à l'endormie ou la jachère climatique)... *A la Saint Andriè*, (30 novembre), *lè vatsè u lein*, *le berdjir u ceindrir* (A la Saint-André, les vaches à leur chaîne, le berger à la cheminée).

Noël était un terme inconnu. On disait *Tsalindè*, calende. La messe de minuit, oui, mais jamais de réveillon. Comme on était frigorifié, on avait droit au « *brûlot* », l'eau de vie. Je n'ai jamais cru au Père Noël. *Le dzor dé l'an* était une fête précieuse. Il fallait savoir dire *Bondzor a tô ! Un bon ian, na broa santâ !* On recevait des bonbons, des pièces de monnaie. Mon frère aîné, qui était réticent à ces bonnes manières, me disait :

- Tu diras pour moi, on partagera !

La galette des Rois, c'était *l'épogne*, véritable casse dent (*Le Bescoïn*), arrosée de cidre nouveau. Au 10 janvier, tous les cochons étaient abattus, et au 20 janvier, le *Saint S'Bâtian*, fête des crozets, marquait le début de la véritable morte-saison. La plupart des troupeaux restaient dans les chalets de montagne (*Le mouandè*) pour manger le fourrage (*la préja*). On en profitait pour descendre les « barillons de foin et traîner le bois avec le mulet. Ce dernier était capricieux. Le proverbe disait : « *Quand le palonir tapè é talôns*, le mulet est bien obligé de se tirer devant ». Mais le proverbe avait un autre sens : « *quand la misère tape à la porte, tu es bien obligé de te débrouiller* ».

Dans les étables chaudes (*Le boï*) on pouvait y veiller, chanter, jouer à la manille. Carnaval s'appelait *Cametran*. Les jeunes quétaient les œufs (*Lou coquets*), se mettaient des *moréttè* sur le visage et jouaient la comédie. Chacun chantait la sienne : *Tsaqué tchiavra a bein son réle...* (Chaque chèvre a bien son bêlement)

A la chandeleur, le 2 février, les jours avaient déjà grandi : *A la tsandéleusa, lou dzor ont dza grandi du répā dē n'épeusa* (A la chandeleur les jours ont grandi du repas d'une épouse). L'épouse servait les convives. Citons encore : *L'amour é pâ dè polinta ; sè brassé pā avoué le même bâton*.

Sur le mariage, les proverbes abondent, mais là n'est pas le propos. Je retiens cependant : *Mé si mariā avoué la pâla è le fossot* (Je me suis marié avec la pelle et la pioche, tant il est vrai que le lendemain de la noce, c'était le boulot... et la famille !

L'hiver s'éternisait. Je haïssais les boules de neige dans le cou (*Le catolè*), les boules de glace sous les galoches (*Lou soquélon*) les glissades qui écorchaient les genoux. Jusqu'en avril, la neige pouvait revenir. Les giboulées, on les appelait *Lè cârèes*, temps contrarié, *carreyé*.

É la novèla que medzè la viaille (C'est la nouvelle neige qui fait fondre la vieille)

Le printemps... *Le tin clar...*

Puis arrivait le temps clair, le printemps. Le vent tiède descendait des cols de Tarentaise et chassait les nuées noires : *É sè le vint foliu*, le vent qui fait pousser les feuilles. Les labours de printemps pouvaient commencer : *Quand la verna fê l'orolie dè rat, fô sortir l'avinra du sà* (Quand l'aulne fait ses premières feuilles, sème ton avoine)

Mais déjà, on avait taillé la vigne, dans les adrets : *A la sinta aguèta, prin ta goyèta è ta botolièta, mōda pouar ta venièta* (A la Sainte Agathe, prends ta serpette et ta bouteille et va tailler ta vigne). Tailler se dit *pouar* en Savoie, mot typiquement provençal, puisque la serpette se dit là-bas *poudèta*. En Savoie, la *poudette* se dit *goyette* (petit *goyet*), mais le verbe *pouar* s'est maintenu.

Fin avril, on sortait les bêtes du *boï*. Elles étaient folles, après quatre mois d'hibernation ; la liberté, l'herbe tendre, le besoin du mâle, la Nature. Quelle corrida ! *In maï prind, févrir rind* (En mai elles prennent le taureau, en février, elles vèlent – on dit aussi qu'elles rendent) En avril, le veau était vendu, et on pouvait monter les vaches dans les *muandes*. Commençait alors une période d'abondance : lait, fromages, beurre, jusqu'au 11 juin, date de la montée à l'alpage. On fondait le beurre dans les *topines*. Les tomes étaient entreposées dans la *maie*. Mais quelle activité ! *Allè corsè, dè dzor, dè nuè* (A la course, jour et nuit). En haut (*D'am'*), *gonguèler* le troupeau ; en bas, terminer les semis (*D'ava*), maïs, betteraves, pommes de terre... Les enfants à l'école... Souffrance des femmes, épuisées, chargées comme des ânesses (*Le sōmè*) par de mauvais chemins : *La rota, l'è pâ lardze, mè l'è londze* (La route n'est pas large, mais elle est longue : symbole de toute une vie)

L'été... *Le Tsô tin...*

Le 11 juin finissait par arriver. On montait le troupeau à l'alpage, ce qui faisait la fortune du montagnard, mais soulageait l'agriculteur.

Le Tsô tin, c'était le tintement des marteaux et la valse des faux (*La daille*)

Ah ! *La daille* ! Savoir marteler finement, aiguïser prudemment, raser l'herbe sans laisser une *butse*. Il y avait des tricheurs dont la devise supposée était *Martèlar sovïn, cacar liuïn* !

Rentrer les foins (au *drapet*) dans les *béluards*, les céréales entassées dans les *chouets* (encore un mot dérivé du provençal *tchocar*), car le blé n'était battu qu'à l'automne à la batteuse ou au *flaijais*, le fléau.

Puis, retour aux *muandes* pour faire les foins, *seyer* le seigle, semer la récolte future. Cela signifiait une bataille constante contre le mauvais temps, l'orage, la *malimpara*.

A pré noutra dama, le tin a pâmè dè dôdze que le cu d'on éfant (Après le 15 août, le temps n'a pas plus de sagesse que le cul d'un enfant).

On prenait cependant une journée pour aller visiter le troupeau à l'alpage. On avait droit à un sérac (*Le sérè*). Le *sérè* faisait manger les pommes de terre, de même que la tome faisait manger le pain. Quant au cochon, dans les terrines (*le barlion*), il faisait la soupe grasse, la viande étant réservée pour la musette des hommes : économie oblige !

L'automne... *L'otan...*

Les jours raccourcissent. Les ombres se font noires. Les vaches *démontagnent*. Le village s'emplit de la musique des sonnailles, et les chemins de bouses de vaches. Parfois, il arrivait qu'une vache se soit dérochée en montagne. La solidarité voulait que chacun vienne acheter une *daube* de viande bleue. Bah ! *Diable couè fê pâmâ* ! (Diable cuit ne fait pas de mal ; personne n'en est jamais mort)

L'otan : *lou roguet, lè tsat'gné, lè vinindze*, signifie que Blay était un bon pays. Le *roguet* (blé noir) semé en juillet, récolté en octobre, était un luxe obligatoire pour les *crozets* de la Saint-Sébastien. Les châtaignes remplaçaient le pain jusqu'à Noël. Le soir, chacun se préparait *lécouèla vouèria avouè dè trancha*. La *trancha* est la brousse en Provence et la ricotta en Piémont. Les vendanges à partir d'hybrides américains, après la catastrophe du Phylloxéra) supposaient toute une organisation matérielle (cornues, cuve (*La trà*), pressoir (*Le trui* – presser se dit *trolier*), les tonneaux (*La bosse*), la *lambi* pour distiller. La petite provision de *gota* guérissant tous les maux !

En plus, il fallait ramasser les fruits, les noix (*à dégrolier*), le maïs (*à débouater*), le chanvre (*à bloyer*), les patates, les choux, les raves qui assuraient les potées jusqu'à Pâques... les haricots secs qui réchauffaient dans la culotte...

Et puis le bois, toujours le bois, car on se gelait dans les maisons où la chaleur était aspirée par les immenses cheminées.

Ajoutons les veaux, les vaches, les cochons, les couvées, chères à La Fontaine. A Toussaint, on était crevé de fatigue. *Te-té repou-e-séré alè fête è tsalindè...* Tu te reposeras aux fêtes du Nouvel an...
Nous voilà revenus à la Saint-André et à *la mourta séjon*, et tout fut à recommencer...

NB : Paul Varcin nous signale que les mots en patois sont écrits phonétiquement et ne répondent pas à une graphie reconnue, l'important étant d'en rendre les sons.

Nouveautés littéraires

L'abbaye de Tamié jadis et naguère, à travers la carte postale

De Colette Landrieu-Martin

Les premières cartes postales de l'abbaye de Tamié datent de 1910. Ce livre en recense une grande partie. A travers elles, c'est la vie de l'abbaye qui apparaît

Collection pour Mémoire à la Fontaine de Siloe.

127 pages – 19 euros – ISBN 2-84206-335x

Jardins alpins

D'Anne Da Costa, avec des photographies de Fabian Da Costa. Très divers dans leur conception, les jardins alpins témoignent de la variété des sites qu'ils habitent et de la sensibilité de leur créateur.

Chez Libris

144 pages – 29 euros – ISBN 2-84799-107-7

Mobilier traditionnel des Alpes occidentales

De Jacques Châtelain

Les meubles que l'on peut découvrir dans ce livre nous donnent une idée précise du mobilier alpin des hautes vallées, à travers cinq siècles d'histoire de la Savoie et du Dauphiné.

Collection Patrimoine chez Libris.

192 pages – 35 euros – ISBN 2-84799-144-1

Les événements de l'année 1907

Pierre Allio

C'était il y a cent ans...

Cette année – là a vu la naissance d'un certain nombre d'hommes et de femmes qui marqueront leur siècle :

Le 11 janvier, Pierre Mendès France

Le 8 mars, Constantin Caramanlis, homme politique grec

Le 21 mai, Georges Rémi, alias Hergé, le père de Tintin

Le 23 septembre, Dominique Aury, alias Pauline Réage (Histoire d'O)

Le 12 octobre, Jean-Louis Tixier – Vignancour, homme politique français

Le 29 octobre, l'actrice Edwige Feuillère

Et le 25 décembre, le chanteur Cab Calloway et l'acteur Humphrey Bogart.

Le 20 février, les Etats-Unis connaissent un record d'immigration.

Le 15 mars, les premières femmes parlementaires font leur apparition en Finlande.

Le 21 mars la Grande-Bretagne signifie son refus pour la construction d'un tunnel sous la Manche.

Le 10 juin, les frères Lumière inventent l'autochrome, un nouveau procédé de photographie.

Le 16 juillet voit la disparition de l'ancien préfet de la Seine, Monsieur Poubelle.

Le 29 juillet Robert Baden-Powell crée les Scouts.

En septembre, parution à scandale du livre de Léon Blum « Du mariage, traitant de la libération des mœurs.

Le 5 novembre l'aviateur Léon Delagrange vole sur 500 mètres pendant 40 secondes, et le 13 novembre, décolle le premier hélicoptère.

Gustave V devient Roi de Suède à 49 ans le 8 décembre.

Le prix Nobel de Littérature est attribué à R. Kipling, tandis qu'Emile Moselly reçoit le prix Goncourt pour son ouvrage « Terres Lointaines ».

Et pour finir, le cycliste français Lucien Petit – Breton remporte le Tour de France.

L'ECRITURE

Francis Buffille

L'écriture est-elle réservée aux écrivains? Est-ce un domaine mystérieux, chasse gardée de quelques privilégiés, où le commun des mortels n'a pas accès? Non! L'écriture concerne tout le monde ; non seulement, bien sûr, les élèves, les professeurs de français des lycées et collèges, les étudiants et professeurs des universités, mais aussi tous ceux qui aiment lire et ceux qui, dans une circonstance exceptionnelle ou ordinaire de leur vie, ont envie de prendre la plume et ne savent pas comment s'y prendre, ceux qui ont quelque chose à dire ou tout simplement le désir de dire...

Il ne faut pas avoir honte d'écrire et de faire lire ce qu'on a écrit. On n'écrit pas pour soi uniquement. L'écriture est un moyen de partager.

Le livre est un instrument capable de faire le trait d'union entre des mondes différents, le monde de la montagne, le monde rural, le monde urbain, pour ne citer que ces exemples. Il participe au développement durable de notre territoire, à la valorisation de nos patrimoines et de leur environnement, ainsi qu'à la diffusion de leur connaissance. Il favorise la découverte d'un pays avec un autre regard. Il transmet aux générations futures l'héritage de savoir-faire ancestraux.

Il est la rencontre entre deux êtres décalés dans le temps; l'Ecrivain qui confie à une feuille blanche une part de lui-même, le Lecteur qui attend de recevoir ce message livré au hasard.

Mais comment écrire ?

Il est bien entendu que l'on ne peut pas tout écrire, n'importe comment, sans s'imposer un minimum de discipline.

Nos grands écrivains nous montrent l'exemple par le travail énorme qu'ils ont fait pour arriver au résultat final

En 1852, Gustave Flaubert disait dans une lettre à son amie Louise Collet :

"Quand mon roman sera fini, dans un an, je t'apporterai mon manuscrit complet. Tu verras par quelle mécanique compliquée j'arrive à faire une phrase."

Pourquoi dit-il cela à son amie ? Parce que son manuscrit est rempli de ratures !

La lecture d'un livre ne nous apporte rien sur le travail qu'a eu l'auteur pour parvenir à cet objet final. Ce travail est le même pour tous les artistes, sculpteurs, peintres, musiciens, comédiens, qui répètent sans cesse jusqu'à ne plus se tromper. Du sportif qui s'entraîne, nous ne retenons que la performance physique.

L'important dans une œuvre, c'est ce qui nous est caché, c'est-à-dire tout ce cheminement pour parvenir à cette mouture définitive qui est livrée au lecteur.

En cela, L'étude des manuscrits est le meilleur cours de littérature, parce qu'ils contiennent à la fois la leçon et l'exercice. C'était l'avis de Chateaubriand:

"Je conseillerais, dit-il, l'étude des manuscrits originaux des auteurs du grand siècle, Racine, Boileau, Bossuet et Fénelon qui nous apprendront à corriger, à limer, à arrondir nos phrases, et, puisque nous ne pouvons égaler leur génie, leurs nombreuses ratures même nous enseigneront quelque chose de l'art dont ils l'ont revêtu. Nous saurons ainsi par leur exemple pratiquer fructueusement ce qu'il y a de plus accessible à l'imitation chez ces grands maîtres."

Le travail et la refonte sont la méthode des grands écrivains.

Joseph de Maistre (Philosophe savoisien, né à Chambéry en 1753, mort à Turin en 1821) a dit:

"Rien de ce qui se fait bien ne se fait vite."

Le travail est la condition même d'un bon style. La perfection s'obtient par la retouche et par la refonte. Il est rare qu'une première rédaction soit satisfaisante, même quand l'inspiration déborde, parce qu'elle est toujours précipitée, parce qu'on n'a pas le temps de réfléchir ni de choisir l'expression, et donc, on est beaucoup plus capable de tout dire que de tout bien dire.

Seules la lenteur et la réflexion permettent de juger ce que l'on a produit. Le recul est nécessaire. Plus on met de temps entre les deux rédactions, plus on a de chance de se bien voir.

Les rédactions faites en classe par les élèves, limitées à un temps très court, peuvent, sous la pression cérébrale, donner la mesure d'une aptitude ou la présomption du talent: elles ne seront jamais bien écrites, parce qu'elles n'ont pas été refaites.

LA METHODE D'ECRITURE

Lorsqu'une idée nous vient à l'esprit, il ne faut surtout pas la laisser s'échapper, et la transcrire le plus rapidement possible.

Pour la première rédaction, chacun a sa méthode. Il y en a qui achèvent d'un trait, quitte à revenir. D'autres ne s'avancent qu'avec lenteur et refont la page dès qu'elle est finie. La méthode importe peu; ce qui s'impose, c'est la nécessité de refaire.

Le premier jet est plus ou moins voisin de la banalité. On est pressé d'écrire, on n'a pas le temps de chercher, la plume vole, on court au plus facile, et c'est la banalité qui se présente d'abord.

Neuf fois sur dix le premier jet ne compte pas. Il ne faut pas se décourager; bien au contraire, c'est à partir de ce moment-là qu'écrire devient passionnant.

Il faut donc recommencer. Mais combien de fois? Autant de fois qu'on juge pouvoir faire mieux.

La refonte n'est pas un signe d'impuissance; c'est au contraire une preuve de talent.

C'est être déjà un écrivain que de reconnaître qu'on peut mieux écrire.

Les amis de Pascal ne comprenaient pas qu'il fût mécontent d'un morceau écrit quatre ou cinq fois. Ils se demandaient comment on pouvait faire aussi bien, tandis que Pascal savait comment on pouvait faire mieux. Toute la question est là. Imposez le travail à un auteur médiocre, il n'ira pas loin.

Vous serez de bons auteurs parce que vous corrigerez seuls, parce que vous continuerez à voir ce que les autres ne distinguent plus.

Le travail ne doit pas être un effort, mais une lucidité croissante, un résultat impérieux de seconde vue.

Si le style travaillé sent l'effort, ce défaut ne sera pas une infériorité. Boileau, Montesquieu ou Rousseau ont mérité ce reproche, et ne s'en sont pas mal portés.

La Fontaine refaisait constamment ses fables qui semblent pourtant improvisées.

Il faut savoir corriger et dissimuler nos corrections pour donner à la difficulté un air naturel.

Une danseuse étoile qui fait des pointes semble le faire avec naturel. Elle nous cache tous les efforts qu'elle a fait pour y parvenir. Pour que l'effort disparaisse, il faut un effort considérable. Tous nos grands écrivains ont éperdument travaillé. Pascal, Chateaubriand ou encore La Fontaine, furent des correcteurs redoutables. Par contre Voltaire, George Sand ou Fénelon, firent peu de ratures, laissant l'inspiration guider leur plume.

Celui qui atteint la perfection par le travail est plus grand que celui qui a un don naturel.

L'écrivain n'est pas un journaliste qui n'a besoin que d'une inspiration éphémère pour écrire un article correct, élégant, spirituel, ou ironique, né pour un jour et mort le lendemain.

La règle, laisser refroidir le premier jet d'écriture, jusqu'à ce que le texte nous en redevienne étranger.

On reprend alors ses phrases; on rature, on biffe, on allège, on résume, on essaie de concentrer sa pensée dans le moins de mots possibles.

L'ILLUSTRATION DU TRAVAIL DE QUELQUES GRANDS ECRIVAINS

LA FONTAINE

"La grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf"

La banalité

Avant d'arriver à cet admirable titre, La Fontaine avait d'abord écrit banalement:

"La grenouille qui veut ressembler au bœuf"

Puis :

"La grenouille tâchant de devenir aussi grosse que le bœuf"

CHATEAUBRIAND

"Les Mémoires d'outre-tombe"

La répétition volontaire

"A Bamberg, en 1815, le prince de Neufchâtel tomba d'un balcon dans la rue: son maître allait trébucher de plus haut"
Chateaubriand a d'abord écrit *"trébucher"*, puis a relu et a trouvé que la répétition était bonne, il l'a rétablie:

"A Bamberg, en 1815, le prince de Neufchâtel tomba d'un balcon dans la rue: son maître allait tomber de plus haut"

Les verbes être et avoir

"Lorsque mon père était parti, et que ma mère était en prières, Lucile s'enfermait dans sa chambre; je regagnais ma cellule ou j'allais courir les champs."

La répétition des auxiliaires avoir et être est le grand écueil du style. L'auteur les supprime:

"Mon père parti, et ma mère en prières, Lucile s'enfermait dans sa chambre; je regagnais ma cellule ou j'allais courir les champs."

Un autre exemple:

"Il y avait au nord du château une lande semée de grosses pierres; j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant."

Il supprime le verbe *avoir* et remplace *les grosses pierres* par *des pierres druidiques*, ce qui donne une couleur plus locale et un effet plus heureux:

"Au nord du château s'étendait une lande semée de pierres druidiques; j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant."

De la fadeur des expressions à la richesse de l'image:

"Il fallut quelque temps à un sauvage de mon espèce pour s'accoutumer à la servitude d'un collègue et pour régler ses mouvements au son d'une cloche.

Ces dignes gens me reconnaîtraient-ils aujourd'hui à travers le temps et l'adversité?"

Chateaubriand a changé son texte et voici ce que cela donne:

"Il fallut quelque temps à un hibou de mon espèce pour s'accoutumer à la cage d'un collègue et pour régler sa volée au son d'une cloche.

Ces dignes gens me reconnaîtraient-ils aujourd'hui sous les travestissements du temps?"

VICTOR HUGO

"Châtiments "

Dans les *souvenirs de la nuit du 4*, il écrivit d'abord:

*"Nous nous taisions, debout, une larme dans l'œil;
Et les plus fermes cœurs tremblaient devant ce deuil."*

Il s'aperçut que ce n'était pas fameux. Alors il biffe et recommence:

*"Nous étions chapeau bas, muets, près du fauteuil;
Les plus fermes tremblaient devant ce sombre deuil."*

Cela lui plut davantage, mais il n'était pas satisfait.

Il a trouvé "*Chapeau bas*" et il sait que c'est l'expression et la rime qui conviennent.

Il réécrit enfin les vers définitifs:

*"Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas."*

On voit ainsi comment Victor Hugo, à partir d'un vers tout à fait banal, arrive à une poésie excellente.

FENELON

"Télémaque "

Les mauvaises corrections

Il n'est pas toujours besoin de se sentir obligé de corriger, ce que fit à tort Fénelon. Quand son premier jet est sobre, il se croit obligé d'y rajouter une comparaison banale:

"Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore commençait à répandre les premiers feux sur le bord de la mer..."

Cette première image était assez précise; on voyait vraiment le bord de la mer éclairé.

Malheureusement, il le corrigea en une seconde image qui n'est qu'une imitation générale et qui a été utilisée à maintes reprises. Il est retombé dans la banalité:

"Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvrait au soleil les portes de l'Orient..."

CORNEILLE

Les vers ridicules

Le ridicule peut-il tuer, comme on se plaît à le dire. Dans le domaine de la poésie, il peut au contraire conduire à l'immortalité. Le poète, emporté par sa rêverie ou son talent créateur, oublie parfois de se relire. Il aurait dû quelquefois le faire à haute voix et bien s'écouter, mais hélas point il ne le fit! Il se serait alors aperçu qu'un de ses pompeux alexandrins prenait à la déclamation une irrésistible vertu comique:

« Plus le désir s'accroît, plus l'effet se recule »

Polyeucte, (1638)

« Car ce n'est pas régner qu'être **deux à régner** »

La mort de Pompée

« Je suis Romaine, hélas! Puisque mon **époux l'est**
L'hymen me fait de Rome embrasser l'intérêt »

Horace, acte I, scène 1,

Ecrits en 1640, ayant probablement soupçonné la consonance ridicule au fil des représentations, il modifia ces vers en 1656:

« Je suis Romaine, hélas! Puisqu' Horace est romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main »

Mais Corneille ne fut pas le seul, pour preuve ces deux exemples suivants :

« J'en sortirai du camp, mais quel que soit mon sort,
J'aurai montré, du moins, comme **un vieillard en sort** ».

Adolphe Dumas, Le camp des croisés.

« Le roi de **Perse habite**, inquiet, redouté... »

Victor Hugo, La Légende des siècles.

Ne perdez pas le contact avec l'AASAA

Faites-nous connaître vos changements d'adresse, de téléphone ou d'E-mail.

✂-----

J'adhère à l'AASAA Je renouvelle mon adhésion pour 2007

NOM:..... PRENOM:

ADRESSE:.....

TELEPHONE:..... TEL.PORT.:..... FAX:.....

E-MAIL:.....

SIGNATURE OBLIGATOIRE

Pour toute nouvelle adhésion, compléter ces informations par un CV succinct concernant votre activité littéraire accompagné d'une photo.

Toute nouvelle adhésion doit être entérinée par une décision du bureau.

MONTANT DE LA COTISATION ANNUELLE: 25 Euros. (Inscription facultative au site Internet de l'AASAA: 45 euros)

Envoyez votre demande avec votre chèque bancaire ou postal à l'ordre des: "Auteurs Associés de la Savoie et de l'Arc Alpin", à l'une des deux adresses ci-dessous:
Francis BUFFILLE - Président de l'A.A.S.A.A

BP n°5
73480 Lanslebourg-Mont-Cenis
Tél.: 0660545415
E-mail: buffille@wanadoo.fr

Strada dell'abbazia, 1bis
10050 Novalesa (To)
Tel.: 3206347337
Site: www.auteurs-arcalpin.com

Des Plumes et des Ailes

Envoyez-nous un article. Nous le publierons*

Chers amis auteurs, ceci est votre bulletin. Nous vous invitons à participer à sa rédaction en nous transmettant un petit article d'une trentaine de lignes environ (faits historiques, récits, poèmes, anecdotes, dates de manifestations culturelles, ou encore des informations sur vos activités littéraires ou sur votre dernier ouvrage)

Nous vous remercions d'avance pour votre participation. Un texte manuscrit, ou mieux une diskette informatique ou un e-mail.

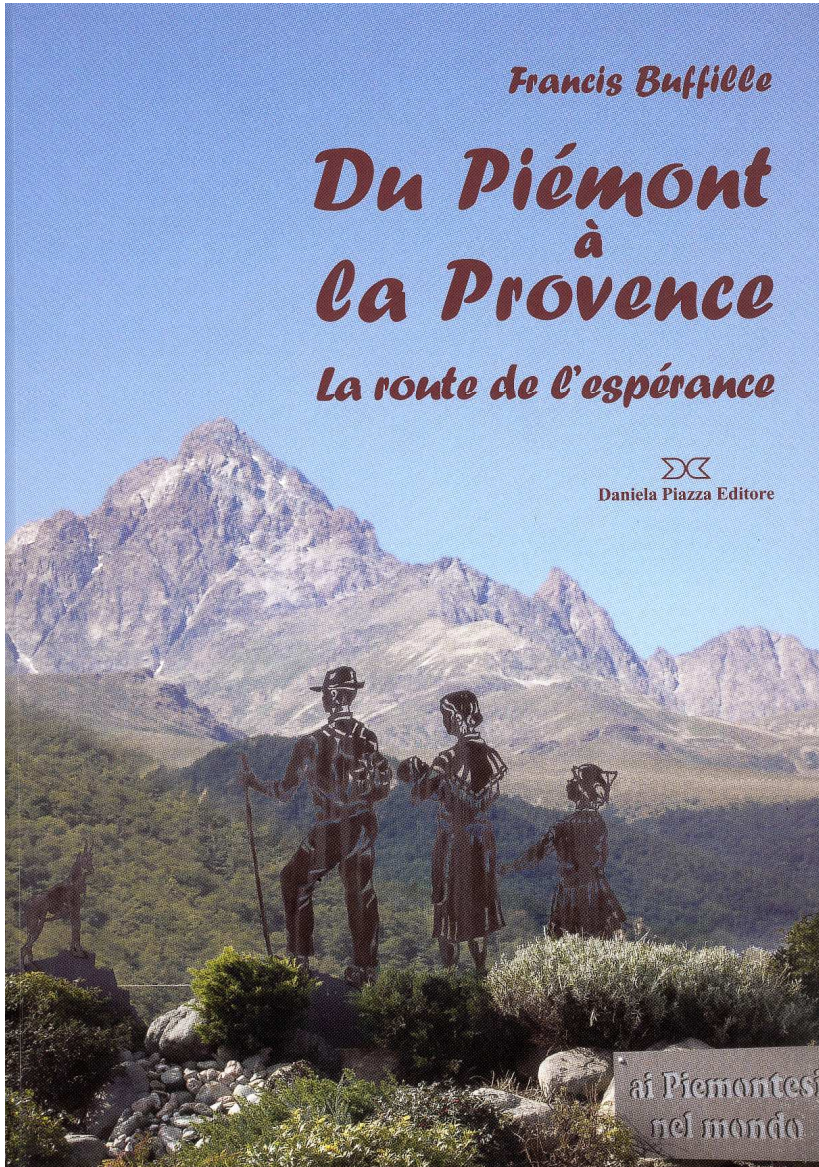
(* avec accord de notre comité de lecture)

Du Piémont à la Provence

Un livre de Francis Buffille, écrit en collaboration avec Pierre Allio, professeur d'Italien et secrétaire de l'AASAA, et Mariuccia Civallero – Flosi, Présidente de l'Association Régionale des Piémontais et Amis du Piémont de Marseille.

312 pages, environ 160 photos couleur sépia, format A4 – ISBN 88-7889-190-8

Aux éditions Daniela Piazza, Torino (I)



Quand au printemps, l'hirondelle revient, elle sème dans nos cœurs une joie immense. Si notre égoïsme et notre individualisme pouvaient s'effacer devant ce bonheur, tous les oiseaux du monde prendraient les ailes de l'espérance.

Force est de constater que nous ne parlons des émigrés que lorsqu'ils nous dérangent. Pourtant le phénomène migratoire est apparu sur terre en même temps que l'homme. Celui-ci a éprouvé très tôt le besoin de se déplacer pour sa survie et sa sécurité. Après vingt et un siècles de civilisation et de progrès, les émigrés posent toujours les mêmes problèmes aux populations qui les reçoivent. Peut-être qu'un regard sur le passé nous aidera à gérer avec plus de compassion et d'humanité les problèmes actuels.

Cet ouvrage se penche sur une émigration dont nos livres d'histoire ne font nullement état comme il en est d'ailleurs de même pour toutes émigrations. Pourtant ces déplacements de populations ont plus ou moins modifié les us et coutumes des lieux où ces hommes et ces femmes se sont installés, non sans des tiraillements et des heurts parfois violents.

Les Piémontais venus en masse, fuyant les dettes, le chômage, la misère, la famine et les contraintes politiques d'une certaine époque, ont trouvé en Provence une seconde Patrie.

Ils ont connu les durs hivers à se chauffer près des vaches dans l'étable, ils se sont nourris de polenta et de châtaignes, ils ont loué leurs enfants dès l'âge de huit ans.

Puis ils ont fui cette misère pour en trouver parfois une autre moins pénible parce qu'il y avait l'espoir, la conviction d'une vie meilleure, et ils ont eu raison.

Ce livre témoigne de ce qui les a poussés à partir, ainsi que des conditions et des difficultés d'intégration sur leur terre d'accueil. Il témoigne aussi de l'osmose qu'ils ont su créer avec les populations locales et surtout de leur évolution sociale qui est une récompense et une belle revanche sur le passé.

La parole est donnée à ces témoins de l'histoire qui rendent ainsi hommage aux pionniers qui ont eu la force et le courage de tout quitter pour l'aventure. Ces Piémontais, qui sont devenus des Provençaux à part entière, n'en ont pas pour cela oublié leur terre natale, et cette double culture qu'ils ont conservée enrichit d'autant plus leur âme.

(Ce livre est disponible au prix de 33 euros auprès de Francis Buffille, voir coordonnées page précédente)